

Zoom in

Number 135-136, September 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50634ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

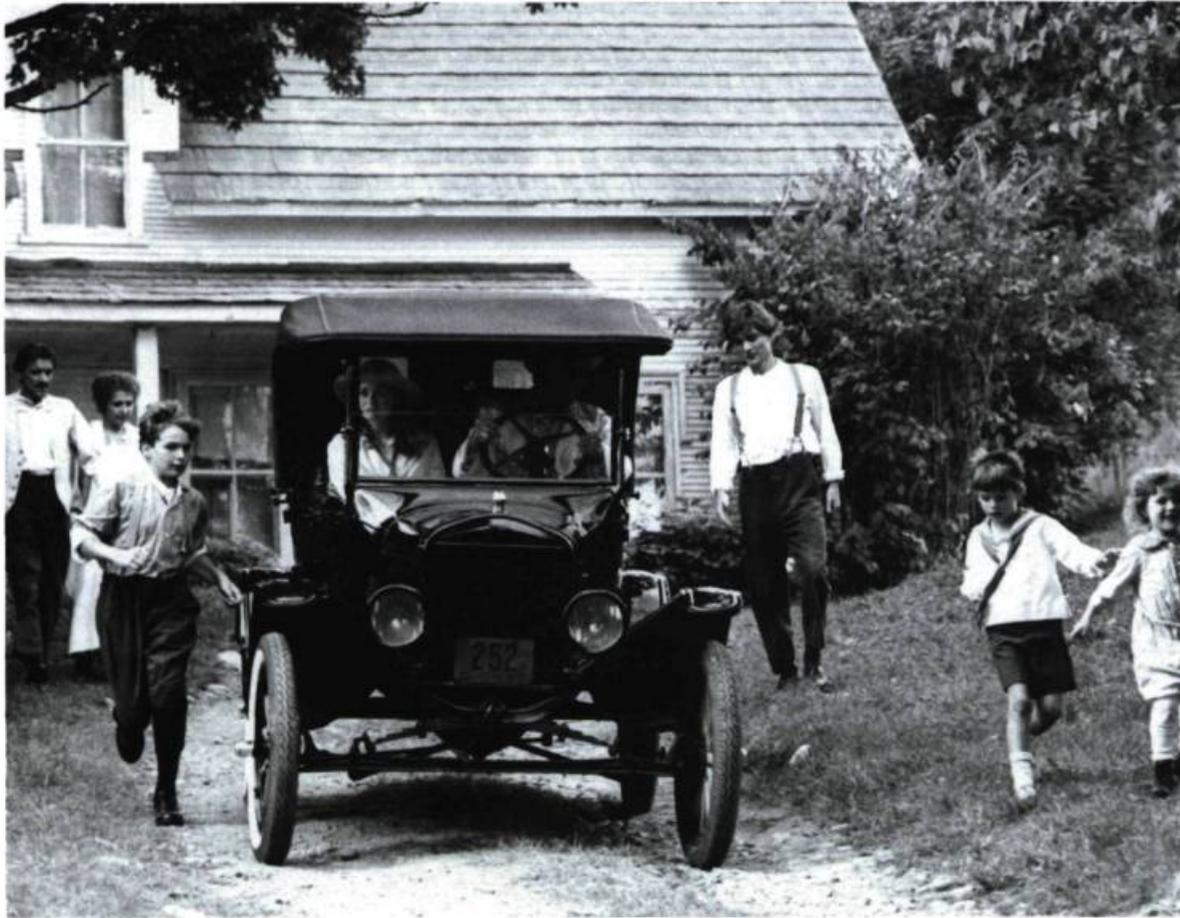
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1988). Review of [Zoom in]. *Séquences*, (135-136), 75–78.

LES PORTES TOURNANTES



« Souvenir, souvenir, que me veux-tu? »

Paul Verlaïne

Il y a des moments où l'on a de la difficulté à supporter ses propres souvenirs. Pourquoi faudrait-il alors accepter le poids de ceux des autres? C'est pourtant ce qui arrive au peintre Blaudelle. Il est en train de vivre une difficile séparation avec sa femme Lauda quand lui tombent du ciel, en provenance de New York, un cahier intime et autres objets personnels appartenant à Céleste Beaumont. Or Céleste c'est la mère de Blaudelle, une mère qui l'a quitté alors qu'il n'était encore qu'un bambin et cette blessure-là n'a jamais guéri. Ce n'est pas le moment de le lui rappeler alors qu'une autre femme vient de s'en aller elle aussi.

Mais il y a quelqu'un d'autre dans la vie de Blaudelle: son fils, un jeune garçon prénommé Antoine. Pour lui, sa mère n'est pas partie puisqu'il peut la voir quand il veut et sa curiosité s'éveille envers cette grand-mère inconnue qui surgit comme ça dans son univers d'enfant. Il lit donc attentivement ce carnet intime et grâce aux photos d'époque qui y sont jointes, il imagine les années de jeunesse de Céleste Beaumont.

Née dans une famille nombreuse, Céleste avait un joli talent pour la musique; d'ailleurs chacun des douze enfants Beaumont, ou presque,

touchait d'un instrument. Quand elle eut dix-huit ans, le propriétaire du cinéma Royal de Campbellton vint la chercher pour faire d'elle l'accompagnatrice musicale des films muets qui passaient sur son écran. L'avènement du parlant ayant coupé court à sa carrière, elle avait accepté la proposition de mariage de Pierre Blaudelle, fils unique du plus riche couple de la ville. Pierre était entièrement sous la tutelle de ses parents qui s'empressèrent de vouloir remodeler Céleste à leur goût. Cette douce tyrannie avait de quoi l'exaspérer, d'autant que l'enfant né de son union avec Pierre, et qu'elle avait voulu, dans un élan à la fois poétique et musical, prénommer Madrigal, fut vite pris en charge par la terrible Simone, belle-mère à la nième puissance. Ainsi donc quand Pierre fut tué à la guerre, Céleste quitta pour toujours la somptueuse demeure des Blaudelle pour s'en aller tenter l'aventure musicale aux États-Unis.

Les Portes tournantes, c'est donc une histoire de famille déchirée comme semble les affectionner Francis Mankiewicz. Déjà dans son premier film *Le Temps d'une chasse*, il y avait un jeune garçon qui observait le comportement curieux de son père en dehors du foyer familial. *Les Bons Débarras* offrait une famille monoparentale où une étrange affection possessive unissait une petite fille à sa mère célibataire flanquée d'un frère demeuré. Et le souvenir douloureux du départ d'une mère hantait tout le récit des *Beaux Souvenirs*. Il y a là une intéressante fidélité à des thèmes traités avec un curieux mélange

LES PORTES TOURNAN-

TES — **Réalisation:** Francis Mankiewicz — **Scénario:** Jacques Savoie et Francis Mankiewicz, d'après le roman de Jacques Savoie — **Production:** René Malo et Francine Morin — **Images:** Thomas Vamos — **Direction artistique:** Anne Pritchard — **Costumes:** François Barbeau — **Son:** Bernard Aubouy — **Montage:** André Corriveau — **Musique:** François Dompière — **Interprétation:** Monique Spaziani [Céleste], Gabriel Arcand [Blaudelle], Miou-Miou [Lauda], François Méthé [Antoine], Jacques Penot [Pierre Blaudelle], Françoise Faucher [Simone Blaudelle], Jean-Louis Roux [monsieur Blaudelle], Rémy Girard [monsieur Litwin], Rita Lafontaine [madame Beaumont], Hubert Loiselle [monsieur Beaumont], Papa John Creach [John Devil], Charles Reiner [Gunther], Marcel Sabourin [l'homme du train], Charlotte Laurier [la bonne] — **Origine:** Canada [Québec] — 1988 — 100 minutes — **Distribution:** Malofilm.

de vivacité et de mélancolie. On ne s'ennuie pas en voyant des films de Mankiewicz et pourtant il y a une petite musique triste qui persiste sous le coloris et l'animation du traitement. Cette mélodie est d'ailleurs ici plus facile à déceler puisqu'elle se concrétise en un thème mélodique attribué à l'invention musicale de Céleste Beaumont mais qui est plus vraisemblablement l'œuvre de François Dompière. Ce thème intitulé « You Don't Kill a Piano Player » surgit d'abord sous les doigts de Céleste, revient à diverses reprises le long de ses tribulations et parvient jusqu'à Antoine par l'intermédiaire d'un vieux professeur de musique qui se souvient de cet air-là. Voilà une intéressante utilisation dramatique d'un leitmotiv qui apparaît ainsi parfaitement justifié. Tout au plus pourrait-on chicaner sur la trop grande ressemblance mélodique de la phrase avec une autre conçue par le même musicien pour le film *Bonheur d'occasion*.

S'il crée un lien entre le passé et le présent, le thème musical attire tout de même l'attention sur cette époque déjà lointaine où la vie semblait douce, détendue. C'est par un traitement spécial de la photo que se crée un contraste entre les deux niveaux du film, la jeunesse de Céleste se présentant dans une lumière diffuse, dans des teintes fanées, dans des compositions picturales où les décors, les accessoires, les costumes, les attitudes mêmes contribuent à un climat nostalgique. Dans les scènes au présent, le tempo est plus vif, l'éclairage normalisé, les couleurs sont naturelles. Il y avait déjà un tel clivage dans le roman de Jacques Savoie d'où origine le film; le récit du livre était une sorte de chant à plusieurs voix où chaque personnage (Blaudelle, Antoine, Lauda) expliquait sa vision partielle des choses; les lettres de Céleste à son fils, contenues dans ce qu'on y appelait « le livre noir », venaient seules évoquer le passé. Le jeune Antoine, qui est comme le fil conducteur du film, par sa découverte

personnelle du passé familial et sa volonté de renouer des liens, restait dans le livre superbement ignorant du sort de sa grand-mère (morte d'ailleurs depuis quarante ans) il faut bien dire qu'il ne savait pas lire, préférant communiquer par des cassettes de « walkman ».

J'avoue préférer la construction du film qui gomme par ailleurs le caractère légèrement scabreux de certaines relations pour accentuer l'attraction romantique des années révolues.

Et les portes tournantes dans tout cela? Dans le roman elles occupaient une certaine place puisqu'elles donnaient accès au hall du Grand Théâtre de Québec où se tenait une réunion impromptue des personnages à l'occasion d'une panne d'électricité. Comme Québec aussi bien que le Grand Théâtre ont disparu du film, les dites portes tournantes ont pris le même chemin. Mais le cinéaste a quand même glissé une image fugace de portes tournantes alors que le jeune garçon croit reconnaître sa grand-mère dans une jolie passante qu'il croise justement dans de telles portes. Illusion? Ressemblance fortuite? Ou plus vraisemblablement intention poétique de la part du cinéaste? Les portes tournantes prendraient ici la valeur symbolique d'un perpétuel retour des choses ou des situations, même s'il y a changement dans le contexte et l'appréciation de ces situations. La roue tourne, mais l'humanité reste la même. Un monde presque magique vous attend derrière ces portes; ne craignez pas de vous y engager, elles ne tournent pas à vide.

Robert-Claude Bérubé

Hors limites

HORS LIMITES (Too

Outrageous!) — **Réalisation et scénario:** Richard Benner — **Production:** Roy Krost — **Images:** Fred Guthe — **Direction artistique:** Andris Hausmanis — **Costumes:** Alisa Alexander — **Montage:** George Appleby — **Musique:** Russ Little — **Interprétation:** Craig Russell (Robin Turner), Hollis McLaren (Liza Connors), David McLlwright (Bob), Ron White (Luke), Lynne Cormack (Betty Treisman), Michael J. Reynolds (Lee Sturges), Timothy Jenkins (Rothchild), Paul Eves (Tony Sparks), Frank Pellegrino (Manuel), Barry Flatman (Phil Kennedy) — **Origine:** Canada — 1987 — 100 minutes — **Distribution:** Cineplex Odeon.

Disons-le d'emblée, afin de dissiper les malentendus: malgré son titre original, le dernier long métrage de Craig Russell est à peine plus choquant qu'un concert de Charles Aznavour. Racontant les nouvelles mésaventures de Robin le travelo et de ses amis marginaux (dans l'ordre: deux homosexuels en cuirette, une poète schizophrène, un intellectuel obèse et un réfugié politique sud-américain aux tendances mystiques) dans le merveilleux monde du showbiz, *Too Outrageous!* ne risque en fait qu'une seule audace: coiffer d'une perruque la bonne vieille histoire de « l'artiste fauché qui rêve d'aller sur Broadway puis qui ne verra enfin son rêve se réaliser que pour décider de revenir dans son petit patelin afin de protéger son intégrité ». À l'heure où Bertolucci profite de la soirée des Oscars pour baptiser Hollywood « le gros mamelon » devant des milliards de téléspectateurs, l'outrage, on en conviendra, paraît bien pâle. Et bien poli.

Notre Guilda torontoise, donc, se prend cette fois pour Bette Midler dans *The Rose* et mixe son succès avec des pilules et de l'alcool. Résultat: plus il grimpe vers la gloire, plus il s'enfoncé dans sa déprime d'homosexuel mal aimé. Comme la chanson du début l'affirme via une imitation de la Streisand, par contre, si fleur il y a, il ne peut s'agir que d'une « second hand rose ». Car le temps a passé et la jeunesse s'est fanée. Non seulement Craig Russell lui-même n'est plus ce qu'il était, mais c'est désormais tout le contexte social qui craque, tousse et pète. En effet: si, voilà neuf ans, *Outrageous!* célébrait le triomphe

de l'excès, de la différence et de l'éclatement affectif, la suite emprunte le chemin inverse — et prône le retour à l'introversité. Finies, les folies! Il est maintenant temps de se retrouver. Que les schizos recollent les morceaux épars de leur personnalité, que les travelos jettent leurs robes en lamé et que les fêtards rentrent à la maison. Le sida, le burn-out et l'overdose les guettent...

C'est cette continuité dans le temps, ce refus de marcher dans les mêmes traces, bref, cette volonté de témoigner de ce glissement



d'époque, qui sauvent *Too Outrageous!* de l'échec complet. Car s'il est effectivement artificiel, boiteux, infantile, prévisible et parfois même bâclé, ce mélodrame a au moins le mérite de ne pas avoir pataugé dans une nostalgie aussi gratuite que vaine. À l'instar de Don Owen qui s'est retourné vers *Nobody Waved Goodbye* pour nous offrir un *Unfinished Business* maladroit, peut-être, mais du moins honnête et pertinent, Dick Brenner se sert de la recette du « sequel » pour nous permettre de suivre l'évolution des moeurs. Nous invitait ainsi à y regarder réellement par deux fois, le cinéaste nous offre plus qu'une répétition mécanique et stérile d'un ancien succès, mais bien un film autonome et justifié.

Reste malheureusement que le scénario ne se montre jamais à la hauteur du projet original. Trop centré sur le personnage de Robin et sur ses dons (affaiblis) d'imitateur, dépourvu de sa fraîcheur d'antan et alourdi par une morale de fer et un message de plomb qui n'arrivent qu'à faire plier chaque scène sous leur poids, *Too Outrageous!* ne peut que décevoir. Dommage! Écrit et réalisé avec plus de rigueur, ce long

métrage nous aurait probablement montré ce que peut être une véritable suite à l'ère des *Friday the 13th 7*, *Star Trek 4* et autres *Rambo 3* du monde.

C'est-à-dire non seulement un long métrage qui se limite à amplifier les effets-choc des épisodes précédents jusqu'à se perdre dans son propre narcissisme, ni un simple parachutage de personnages déjà esquissés dans un canevas obéissant aux codes du moment, mais bien un film qui ne regarde derrière ses épaules que pour mieux avancer.

Nous craignons tout d'abord une photocopie, on nous promet ensuite un véritable second chapitre — pour finalement n'avoir droit qu'à un pâle mélange des deux, sorte de compromis mielleux et fade entre l'un et l'autre.

Richard Martineau

La Grenouille et la Baleine

Un événement très attendu dans le monde du cinéma, s'il se répète en moins bien, risque de perdre plusieurs plumes à son chapeau pour entrer dans le circuit des banalités à dédaigner ou à observer de loin. C'est ce qui risquait d'arriver au sixième film de la série des Contes pour tous: *La Grenouille et la Baleine*. Les deux films précédents *C'est pas parce qu'on est petit qu'on peut pas être grand* et *Le Jeune Magicien* avaient semblé plaire aux jeunes. Ce qui n'a pas toujours été le cas des jeunes plus âgés que sont les parents. Durant la projection de ces deux films, un de mes sympathiques espions, aussi discret qu'un nuage invisible, m'a révélé avoir surpris plusieurs parents en flagrant délit de bâillements.

Ces bailleurs de fonds que sont les parents peuvent bien se permettre ce genre de fantaisie buccale. Après tout, ce sont eux les payeurs de taxes pour les amusements de leurs enfants. On peut leur pardonner beaucoup parce qu'ils ont beaucoup dépensé. N'empêche que ce comportement trahissait comme un malaise provoqué par un ennui certain. Bien sûr, en compensation, il y avait la joie de rendre heureuse une progéniture ravie. Mais, jouir par procuration, ce n'est pas nécessairement très rigolo.

Au moment où j'ai pondu cette critique, *La Grenouille et la Baleine* semblait parti pour la gloire. Attention! Ne me faites pas dire qu'il s'agit du chef-d'oeuvre du siècle. Mais j'avoue avec joie que ce sixième conte risque fort d'intéresser papa, maman et toute la couvée. Les adultes d'ici seront un peu décontenancés par la fusion bizarre des différents lieux de tournage. Ils reconnaîtront les Îles Mingan et ses étranges monolithes, les Jardins de Métis au nord de Rimouski renommés pour la culture des rhododendrons et du pavot bleu. Sans oublier les mers chaudes du Sud: les Îles Vierges et la Floride. Cette trinité de paysages ne formerait qu'un seul coin de pays? Pas facile à avaler. D'autant plus qu'ici l'eau du fleuve n'a pas la réputation d'être par trop bouillante. Cependant, les enfants n'y verront que du cinéma. Habités qu'ils sont à faire cohabiter des extra-terrestres avec le quotidien le plus ordinaire. Et ce, dans leur propre salon. L'imagination des jeunes ne se refuse rien. Par contre, les adultes séduits par la frimousse

désarmante de Daphné pourront se laisser entraîner dans ses aventures fantastiques. La séduction les poussera à abandonner comme par magie plusieurs invraisemblances en cours de route.

Le pauvre adulte que je suis n'a eu aucun problème à entrer par la grande porte dans ce conte aux allures de rêve. Je me suis même vu à la place de Daphné en train de me faire tirer par un dauphin. En imagination, on peut se permettre de jouer aux héros. Je me suis glissé dans cette atmosphère de cirque où les invraisemblances sont vaincues par l'audace des fantaisies et la maîtrise des pirouettes. Et vogue la galère imaginaire! J'ai pensé à un cirque où on admire les acrobaties d'un dauphin, les exploits d'une grenouille hyperentendante, les cabrioles d'un Pierrot lunaire et de sa Biche ensoleillée. Dans ce contexte, les traits un peu caricaturaux de ces adultes, qui ont la manie de se prendre trop au sérieux, ne gênent pas. Au contraire, cela provoque une joyeuse détente quand la tension s'installe à l'horizon d'un drame qui taquine le suspense comme on le ferait avec une truite insolente. Marcel et Julie ont la panique aux trousses. Pensez donc, notre Pierrot lunaire aux accoutrements en technicolor et sa jolie compagne viennent de surprendre une fillette en train de se noyer. Leur énervement suscite un calme plat dans l'assiette de l'indifférence généralisée. Nos étranges étrangers ne sont visiblement pas dans le coup.

Pour être dans le coup, il faut savoir que la Grenouille du titre, c'est Daphné. Une jeune fille de douze ans. Visage séduisant qui affiche un sourire à désarmer la tristesse la plus sombre. Avec des taches de rousseur qui font figure de grains de beauté. Ses yeux de petite sirène sont comme lavés à même la joie de vivre. Elle est aussi à l'aise dans l'eau qu'un jaune dans son blanc d'oeuf. Elle est douée d'une sensibilité auditive hors du commun. Elle peut capter le chant des baleines. On sait que les dauphins peuvent saisir des signaux auditifs d'une fréquence de 150 kilohertz. Quant aux humains normaux, ils doivent se contenter de 16 kHz. Mais notre Daphné peut aller jusqu'à 40 kHz. C'est donc dire qu'elle s'entend très bien avec le monde de la science-fiction. Espiègle, Daphné ne s'enfle pas comme la grenouille

LA GRENOUILLE ET LA BALEINE — **Réalisation:** Jean-Claude Lord — **Scénario:** Jacques Bobet et André Melançon, d'après une idée originale de Jacques Bobet — **Production:** Rock Demers — **Images:** Tom Burstyn et Michel Brault — **Direction artistique:** Dominique Ricard — **Costumes:** Huguette Gagné — **Son:** Serge Beauchemin et Pierre Blain — **Entraîneur des dauphins:** Mandy Rodriguez — **Montage:** Hélène Girard — **Musique:** Guy Trépanier et Normand Dubé — **Interprétation:** Fanny Lauzier [Daphné], Denis Forest [Marcel], Marina Orsini [Julie], Félix-Antoine Leroux [Alexandre], Lise Thouin [Anne], Thomas Donohue [Charles, le père de Daphné], Louise Richer [Lorraine, la mère de Daphné], Roland Laroche [Hector Paquet], Jean Lajeunesse [le capitaine Thomas Paquet], Pierre-Olivier Gagnon [Capelan] — **Origine:** Canada [Québec] — 1988 — 91 minutes — **Distribution:** CinémaPlus.

de la fable. Malgré ses pouvoirs enviables, elle demeure toute simple et toute menue comme pour s'effacer devant la baleine à bosse et le dauphin enjoué avec lesquels la communication coule comme de source naturelle. Et c'est un véritable menu de fruits de mer qu'elle nous invite à déguster tout au long de son périple marin.

Vous pensez que je vais vous raconter dans le détail toute cette histoire avec références et commentaires au bas de la page? Détrompez-vous. Ne comptez pas sur moi pour vous dire que l'aventure nagera en pleine tragédie quand une baleine à bosse sera prise dans les filets d'un pêcheur. Que de beaux filets mignons pour une dégustation de rêve durant toute une année! Et je ne vous dirai pas qui viendra à son secours. Ce serait vendre la peau de notre géant avant de l'avoir sauvé! Il y a aussi les requins de la finance qui risquent de brouiller l'eau claire du parfait entendement. Je vous dirai que le dauphin Elvar a peut-être le dos large, mais il est fin comme une mouche à tendresse. Un petit bec bien déposé le remplit d'aise et l'invite au dépassement de ses prouesses aussi généreuses que spectaculaires. C'est un répondeur personnalisé qui n'a rien d'automatique. Il a l'intelligence de la reconnaissance. Que demander de plus?

Dans le domaine des trouvailles, je vous parlerai d'une partie de la trame musicale qui joue un rôle attachant dans ce film. Sur fond de dialogues entre baleines très causeuses, Daphné joue de la flûte à bec. On sait que la flûte a la réputation d'être une ensorceleuse. Les

serpents à sonnettes vous entretiendront longuement sur ce sujet. Peu importe que ces derniers soient en papier, en plastique ou en chair et en os truqués de foire. Quant à elle, la flûte s'affirme très futée. Elle a toujours un son irrésistible qui vous pousse à rire ou à pleurer. Dans le film, cette harmonie vous a un petit effet enchanteur. Par ailleurs, il faut savoir que Daphné a reçu des leçons de flûte à bec d'une baleine mélomane. C'est vous dire la coloration de ses émotions. Devant tant de couleurs, on tombe sous le charme.

Parmi les six contes que nous propose Rock Demers, trois émergent d'une façon assez évidente: *La Guerre des tuques*, *Bach et Bottine* de même que *La Grenouille et la Baleine*. Les deux premiers ont été réalisés par André Melançon. Le dernier a vu Melançon participer grandement au scénario. Curieuse coïncidence, n'est-ce pas? C'est maintenant bien connu, Melançon a la bosse des jeunes comme d'autres ont la bosse des mathématiques. Comme réalisateur, Jean-Claude Lord a du métier. Il sait où placer sa caméra pour obtenir les effets désirés. D'autant plus qu'il n'est pas né de la dernière caméra. Rock Demers est un producteur heureux qui a du flair. Il ne croit peut-être pas aux miracles. Mais le miracle croit en lui. Tous ces talents se donnent la main pour nous offrir un petit film savoureux. Sans l'ombre d'un doute, *La Grenouille et la Baleine* dansera sur la baleine de la gloire. On lui souhaite de déboucher sur un succès boeuf.

Janick Beaulieu

